

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Grey Mountain Blues

Luc LaRochelle



Numéro 55, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4476ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

LaRochelle, L. (1998). Grey Mountain Blues. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (55), 44–45.

## Grey Mountain Blues

Luc LaRochelle

**P**as de montagne à Grey Mountain. Une station-service sans nom, un magasin général qui tient lieu de bar, du moins selon l'enseigne au néon de Miller High Life, et un motel vert pâle, trop près de la route poussiéreuse. Quelques *mobile homes* échouées dans un champ, sans chemin d'accès.

Pas d'ombre non plus. Ni de vent. Le soleil tape là-dessus si fort que vous n'avez pas envie de marcher d'un bâtiment à l'autre. Vous pourriez manquer d'air avant d'arriver. Alors vous demeurez assis à l'intérieur, le plus près possible du vieil appareil de climatisation.

À part les camions qui freinent en prenant la courbe, les éclats de voix des Indiens qui s'engueulent au fond du bar, pas beaucoup de bruit. Vous avez tôt fait d'oublier le râle constant des climatiseurs rouillés qui pendent aux fenêtres. Un creuset pour l'ennui.

Ce n'est pas un endroit où l'on s'arrête, à moins d'y être obligé. Je l'ai été à la fin d'août 1982. Je sortais de Yellowstone Park, en direction de la côte ouest, au plus fort de la saison touristique.

Rien qu'à voir le toit de tôle ondulée du Grey Mountain Motel, on devinait les meubles défraîchis, l'odeur rance de la fumée de cigarette à demi masquée par un désodorisant quelconque, la moquette sur laquelle vous ne voudriez pas marcher sans vos souliers et la propreté douteuse de la salle de bain.

L'eau de la piscine stagnait, sale et chaude.

Je n'avais pas le choix. Il me fallait prendre le repas du soir et passer la nuit dans ce trou, avant que la chaleur ne fasse sauter la moteur. Dans ce pays, il faut rouler tôt le matin, ou pas du tout.

Maureen était préposée à la réception du motel, en plus de faire les chambres et de garder à l'œil le petit Sam, son fils de deux ans.

J'aurais dû m'en tenir au minimum : avez-vous une chambre libre, combien coûte-t-elle, qu'est-ce qu'il y a comme restaurant dans le coin ? Mais je m'ennuyais. Alors je lui ai fait la conversation. C'était d'autant plus facile qu'elle s'ennuyait aussi. Pour le moment, Sam dormait sur le divan derrière le comptoir pendant que Maureen regardait distraitemment un *soap* à la télévision.

Trois heures, samedi après-midi, et ses grands yeux bleu pâle qui reprochent à la vie de ficher le camp sans elle.

Difficile de savoir quand il vaudrait mieux se taire, surtout quand on voyage seul depuis dix jours. Si je ne lui avais pas demandé ce que l'on peut faire pour passer le temps le samedi soir à Grey Mountain, je n'en serais jamais venu là. Maureen et Sam non plus. Mais je me dis toujours qu'il pourrait vous arriver mieux, ou vous arriver pire, et que vous n'y êtes finalement pas pour grand-chose.



Ramener Maureen et Sam dans mon cinq et demie de la rue Saint-Hubert, c'était pire que transplanter un cactus dans la cour arrière d'un bungalow de Brossard. Or, chez nous, c'était la vraie vie, pas le jardin botanique.

À la mi-novembre, ils ont pris un Greyhound pour le sud. Maureen voulait passer quelques semaines chez sa mère, en Géorgie, le temps de décider dans quelle direction elle repartirait. Ce qui serait un indice de l'endroit où elle allait échouer.

Le petit Sam me manque autant que Maureen. Pendant ces quelques mois, nous avons été une famille. Ce qui n'est pas peu dire.